

Lucien Logette : le retour de Bob Dylan

La Quinzaine

littéraire

Un homme est passé...

Le parcours de Fernand Deligny

Un Moravia inédit

Vertiges d'Éros

Gustave Moreau, Matta

**Un Segalen
enfin plausible**

Alain Rey

**pour « la grande métissage »
de la langue**

Godelier chez les Baruya

M 02425 - 958 - F: 3,80 €



958. Du 1^{er} au 15 Décembre 2007/PRIX : 3,80 € (F.S. : 8,00 - CDN : 7,75) ISSN 0048-6493

Un homme

De Fernand Deligny nous arrivent les œuvres quasi complètes en un splendide volume, merveille éditoriale aussi atypique qu'enthousiasmante, conçue et voulue par Sandra Alvarez de Toledo qui a pour l'occasion fondé sa maison d'édition.

MICHEL PLON

FERNAND DELIGNY

ŒUVRES

Édition établie et présentée par Sandra Alvarez de Toledo, avec des textes de Michel Chauvière, Annick Ohayon, Anne Querrien, Bertrand Ogilvie, Jean-François Chevrier
L'Arachnéen éd.,
1848 p., 557 images, 424 p. de fac-simile, 58 €

On ne peut s'empêcher de penser que les temps et les mœurs qui furent le cadre et les objets de ses incessants combats pour une reconnaissance du *différent*, du *marginal*, en un mot de l'*autre*, radicalement *étranger*, que ces temps et ces mœurs ne se sont pas améliorés. D'expulsions policières en dépistages précoces, de triages sur fond d'analyse d'ADN en traitement médicamenteux d'enfants dits *agités*, nous sommes désormais entrés dans l'ère de la mise au pas, dans l'univers de la normalisation et de la standardisation, dans l'ordre du même, celui d'une philosophie muette qui peine à masquer derrière un paravent humaniste un incessant souci d'élimination de toute trace de folie. Face à cette insidieuse réglementation des actes et de la pensée, Deligny, on s'en rend compte à chaque page de ce volume, nous manque. Demeurent toutefois son œuvre, les voies qu'il a frayées, elles sont de taille, qui en guident encore aujourd'hui plus d'un.

Né en 1913 dans le nord de la France – il mourra en 1996 dans les Cévennes – Fernand Deligny fut d'abord instituteur spécialisé, puis éducateur dans l'asile d'Armentières pour ces adolescents marginaux. que l'on se contentait alors, c'est encore bien souvent, trop souvent, le cas, d'enfermer comme des bêtes sauvages. Explicitement opposé aux conceptions de l'éducation telles que le régime de Vichy les développait, d'abord proche des courants dits de la pédagogie moderne qui deviendront avec Fernand Oury la pédagogie institutionnelle, il s'éloigne assez rapidement de ces conceptions dans lesquelles il discerne un souci par trop affectif, régulateur et comme tel irrespectueux de l'enfant dérangeant, un désir de « redressement » de la part d'adultes par trop imbus de leur savoir et de leur pouvoir.

Il commence alors à afficher dans ses

premiers écrits ses propres conceptions, celles d'une prise en compte, tels qu'ils sont, sans souci de les changer ou même de les aimer, seulement de les aider et de les accompagner, de ces enfants ou adolescents arriérés, déficients, attardés mais aussi délinquants ou sociaux. Ce temps de son parcours et de son œuvre, car déjà il écrit articles, ouvrages, recueils de nouvelles (*Pavillon 3*, *Graine de crapule*, *Les vagabonds effiacés*), c'est celui qui se situe entre 1937 et 1947, le temps où « il devient Deligny », selon les termes de Michel Chauvière.

Il est déjà fondamentalement « hors », hors de tout étiquetage, de toute catégorisation mais aussi, et très vite, incontournable, malmenant pour quiconque est un tant soit peu concerné par ce champ dit de « l'enfance

Une œuvre, un parcours profondément atypiques

en difficulté » et croit pouvoir faire plus ou moins rédemptrice. Deuxième temps, qui va de 1947 à 1962, celui de La Grande Cordée, cette association de prise en charge en cure libre et itinérante de ces mêmes marginaux, association qu'il fonde avec des militants communistes, trotskystes et anarchistes qui va retenir toute son énergie – il écrira moins durant cette période – puisqu'il s'agit là d'œuvrer à l'encontre des conceptions psychologisantes et moralisatrices de la Sauvegarde de l'enfance, intitulé qui provoque chez lui une alternance de hargne et de ricanements.

De Paris trop encombré par cet intellectualisme qu'il a en horreur – dans la même optique il ne cessera de se méfier du langage, autre agent d'enfermement, de classification et d'évaluation – La Grande Cordée émigrera vers le sud est de la France, dans les Cévennes notamment où il retournera s'installer en 1968 jusqu'à sa mort pour y vivre dans ce lieu qu'il fonde, structure alternative, lieu de vie, endroit, cadre, où des autistes pourront vivre leur vie d'autistes sans être pris dans les rets de soucis thérapeutiques ou éducatifs.

A s'en tenir à cette plus que brève évocation biographique, on demeurerait à côté de

ce qui constitue une œuvre, un parcours, profondément atypiques. On risquerait alors de rater le passage, dans la seconde partie du siècle dernier, d'un homme, auteur, inventeur, explorateur de l'univers intérieur des autistes, lutteur inclassable dont la démarche et les écrits feront plus qu'attirer l'attention de ses contemporains, philosophes autant qu'artistes, les influenceront comme en témoignent les correspondances et les échanges que Deligny entretiendra avec eux. De Louis Althusser à Gilles Deleuze, de Félix Guattari à Pierre Clastres, de Françoise Dolto à Alain Cavalier, de Jean Oury à Emile Copfermann qui fut son ami et son éditeur chez François Maspero, on ne compte pas ceux qui sont venus tout à la fois l'écouter, l'interroger pour s'en retourner eux-mêmes questionnés par cet homme à la pensée et au verbe déstabilisants

Immense lecteur des textes philosophiques et littéraires qui alimentèrent sa réflexion et le firent se détourner constamment de toutes les formes de pensée porteuses, fut-ce dans un terme lointain, d'une quelconque visée orthopédique, il ne cessa d'échapper, de contester, d'inventer et de remettre en chantier ce qu'il avait lui-même inventé et qui risquait toujours de faire système. Le cinéma, et plus tard la photographie seront pour lui d'autres moyens d'accompagner les autistes, de les inscrire dans sa démarche en s'inscrivant lui-même dans leur monde : certains de ses films recevront

Le cinéma la photographie

l'aide plus ou moins ponctuelle de cinéastes qu'il a lui-même soutenu ou conseillé dans leurs premiers pas – ainsi de François Truffaut qui suivra ses avis féconds pour certaines scènes des *400 coups* – et finiront, ce fut le cas de celui réalisé entre 1962 et 1971 avec Josée Manenti, *Le Moindre geste*, par avoir la couverture des *Cahiers du cinéma* et être présenté à Cannes en 1971 grâce à l'appui de Chris Marker.

Mais cette activité foisonnante, ces échanges et ces rencontres, ce militantisme qui refuse d'en être discipliné – fidèle au

est passé...



FERNAND DELIGNY

Parti Communiste, il donnera son dernier entretien à *L'Humanité* en juillet 1996 mais ne cessera d'être contestataire – ce sens de la poésie, du dessin, cette nécessité impérieuse d'écrire, tout cela ne tient, ne fait sens qu'à cerner le fondement d'une démarche à la fois unique et toujours subversive. Une démarche porteuse, aujourd'hui encore, d'une sourde menace, celle d'une mise en cause, peut-être désespérée, de tous les systèmes, de toutes les idéologies, voire de toute une civilisation qui même en ses formes les plus subtiles n'a pu, voulu ou su faire rempart aux modes de pensée qui ont fait, et continuent de faire, de l'asservissement et de l'exclusion leur logique fondamentale. Fernand Deligny n'était pas dupe du maquillage que constitue le recours de ces discours soit disant humanistes à ces termes d'homme et d'amour qui échouent à modifier quoi que ce soit d'une réalité viscéralement irrespectueuse.

Le rejet toujours réaffirmé par Deligny de

toute forme de psychologie, de morale, voire de pédagogie dont il considérait qu'elles ne cessaient de se révéler inaptes à la prise en compte de la déficience comme telle, est-ce que cette démarche, que tous, tout le temps, ont échoué à domestiquer, ne pouvait trouver quelque articulation avec la psychanalyse ?

Dans son intervention qui situe on ne peut mieux le caractère potentiellement explosif de la trajectoire de Deligny, Bertrand Ogilvie pose la question, pour y répondre sans indulgence : reconnaissant que si la psychanalyse « a sans doute établi définitivement que le fou n'est pas extérieur à l'humanité », attestant qu'en certaines approches Deligny rejoint des dimensions lacaniennes, il constate cependant que la psychanalyse n'échappe pas, les raisons en sont multiples, à la tentation dogmatique et orthopédique, demeurant indifférente ou plutôt sourde « à l'inouï de la déficience et des manières d'être déconcertantes qui peuvent en découler (...)

que Deligny avait clairement perçue après d'autres (Foucault, Castel) ». De fait, aujourd'hui, ils sont nombreux les psychanalystes qui, reclus dans leurs institutions ou dans leurs cabinets, ignorent, bien plus que leurs aînés, Lacan ou Maud Mannoni entre autres, cet agitateur, ce perturbateur que fut Fernand Deligny.

De celui-là dont la *trace* – l'un de ses termes clés - demeure profondément inscrite, Roger Gentis écrivait ici même que « *Personne n'a travaillé autant que lui l'art de penser à côté – à côté de tous les systèmes, de toutes les théories, de toutes les doctrines* ». Dans son intégralité, sa diversité et sa richesse, cet imposant volume, que viendront compléter sans doute un jour les correspondances, témoigne de la puissance d'une démarche qui, pour peu qu'on la lise et que l'on veuille s'en inspirer, continue de bousculer les modes de pensée et les approches les mieux établis. |